

Les Manuscrits non insérés
ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue
n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

COMPTE RENDU DES SÉANCES



Séance du 26 septembre 1912

PRÉSIDENCE DE M. LOUIS LUTRAND, PRÉSIDENT

Le Bureau se réunit sous la présidence de M. Lutrand.

On verra plus loin les résolutions qui ont été prises au sujet de la Maintenance de Roussillon, définitivement organisée.

Pendant l'amicale et intéressante discussion qui a eu lieu entre les membres présents touchant la question de la Maintenance, il a été entendu que des efforts méthodiques et réguliers seraient faits dorénavant pour rendre plus étroites nos relations avec le Félibrige comme avec nos voisins et nos frères les Catalans d'Espagne : le rôle de notre Société est très nettement déterminé dans les deux sens.

Pour ce qui est des Jeux floraux, dont la préparation est une chose très délicate et minutieuse, la réunion, qui a cependant duré plus de deux heures, n'a pas suffi encore pour en fixer la date et les différentes conditions. Un comité d'organisation, comprenant une vingtaine de membres, a néanmoins été élu. Ce comité doit se réunir très prochainement pour arriver à une entente et arrêter les premières mesures. Nous ferons connaître à nos lecteurs aussi tôt qu'il nous sera possible ce qui aura été ainsi décidé.



Réflexions sur le Félibrige et son avenir



Le Félibrige est un mouvement d'idées tendant à enrayer la disparition et à perpétuer, au moins dans leur zone actuelle d'existence, les dialectes régionaux menacés par une langue une (1), dite nationale, officielle et devenue telle souvent, non en raison de sa valeur intrinsèque, mais par suite de circonstances historiques et de motifs d'ordre exclusivement politiques. En France, dans la seconde moitié du xix^e siècle, il fallait, contre la tyrannie du principe unitariste, contre l'absolutisme envahissant du français, dialecte historiquement et politiquement privilégié de la langue d'oïl (Nord), défendre la langue d'oc (Midi), dont d'aucuns supposaient la fin prochaine. Pour nier cette agonie, une littérature nouvelle s'imposait, de belles œuvres étaient nécessaires. Cela se fit. Sous l'impulsion des félibres provençaux suivis par leurs frères languedociens, catalans, gascons, limousins, auvergnats, etc., ce qu'on ne considérait plus que comme un dédaignable patois redevint une belle langue. Sous son vocable avaient éclos des chefs d'œuvre immortels.

Aujourd'hui, dans les milieux intellectuels, tout en reconnaissant les qualités de précision et de clarté inoculées au parler français par le génie gaulois, il ne se trouve personne

(1) L'unitarisme, fruit d'une époque de demi-science où, sous des régimes divers, la petite intelligence humaine examinant tout, expliquant tout, se croyant supérieure à tout, a pris une méthode, un moyen d'école pour un but, fait de l'unité (unité politique, unité morale, unité de langue, etc.), entité *théorique*, un principe d'application *pratique*. Cette lamentable erreur enrayer les voies de la science et méconnaît tyranniquement les lois de la Nature qui n'est que variété, la diversité des parties créant l'harmonie du tout.

pour contester à la langue d'oc sa plus grande beauté d'expression ou sa plus directe filiation du latin, dont tous deux sont dérivés. Les gens du Nord eux aussi, même les moins instruits, sont tellement conscients de ses beautés pressenties qu'ils ne peuvent, à l'occasion, se rassasier d'entendre parler ou chanter un méridional dans son idiome régional.

Mais quand une langue est fixée par de belles œuvres, si elle veut vivre d'une vie originelle et ne point ressembler aux reliques facticement entretenues par des influences extérieures pour l'édification des archéologues ou le plaisir des curieux, sa littérature ne doit plus être à elle-même sa propre fin. Au moment de sa fixation, en effet, une langue produit — c'est un phénomène constant — ses plus grands littérateurs. Elle décline ensuite si ses écrivains ne renferment pas, dans leurs œuvres, des utilités nouvelles, s'ils ne sont ni philosophes, ni moralistes, ni historiens, ni économistes, ni gens de science, etc., si, en un mot, elle ne s'adapte pas à tous les besoins sociaux. Le Félibrige n'échappera pas à cette loi. Ou les félibres s'abstiendront de faire exclusivement de la littérature pure ou la langue d'oc déclina. Pour éviter une pareille perspective, les publications félibréennes doivent donc désormais comprendre des utilités sociales.

Nous n'avons pas à indiquer ici sous quelles formes peuvent se produire les œuvres. Ce sont des questions d'espèce. A titre d'exemple, on nous permettra de spécialiser la thèse sur un terrain très intéressant pour le sociologue et pour le félibre, sur celui de l'ethnologie.

A peu près tous les dialectes usités en France sont, on le sait, dérivés du latin. Ce dernier, parlé par nos pères depuis le 1^{er} siècle avant notre ère jusqu'au moyen-âge, n'est pas une langue ancestrale. Il fut définitivement adopté chez nous du jour où Jules César, s'appuyant sur des armées de gaulois pour battre les Gaulois, réussit à faire entrer la Gaule dans

les limites de l'empire romain. Quel désespoir pour le philologue devant la disparition radicale de dialectes originels amenée par l'avènement d'une langue officielle d'emprunt, d'autant plus que la philologie celtique portait en elle l'irrésistible attrait d'étudier un peuple des plus complexes ! La race gauloise, en effet, au jour où l'histoire l'éclaire pleinement, n'apparaît pas une, mais différenciée en plusieurs familles : les Belges (du Rhin à la Seine), les Bretons (de la Seine à la Loire), les Gaëls (Centre), les Eusques, (Asques, Vasques, Basques, Vascons, Gascons) (de la Garonne aux Pyrénées). Celles-ci se divisaient, à leur tour, en un nombre considérable de tribus ayant chacune leurs caractères ethniques propres, leur idiome particulier. On a longtemps discuté sur le point de savoir quelle était l'étendue de ces clans et leur situation géographique respective. Si les dialectes gaulois s'étaient conservés, le problème devenait aisé à résoudre. Mais, faute de témoins aussi irrécusables, on suppose aujourd'hui, après force recherches, que la démarcation des tribus correspondait, à peu près, à celle de nos arrondissements actuels. Si les clans n'avaient pas des idiomes identiques, le latin emprunté par nos pères dut subir les phénomènes de différenciation antérieurement subis par le gaulois primitif. Or, nous avons cette bonne fortune, dans le Midi, d'avoir encore des dialectes régionaux. Il n'y a pas d'identité entre eux. L'étude de ces différences ne constituerait-elle pas un moyen appréciable de résoudre le problème posé ? Et ce travail serait d'autant plus intéressant pour les félibres languedociens qu'en Languedoc on n'aurait pas seulement occasion de différencier les tribus, mais encore les familles dont elles relèvent et, qui plus est, la race gauloise d'avec des types exotiques. En effet, sur la côte, depuis la plage jusqu'aux premiers contreforts des Cévennes insensiblement reculés, au cours des siècles, par l'énorme ensablement du Rhône, une population hétérogène de Phéniciens, de Grecs, de Carthaginois, de Ligures s'éta-

blit, radicalement distincte des populations immédiatement voisines de l'intérieur. Ces dernières : les Volces, peuplade essaimée de la famille belge, avaient traversé la Gaule tout exprès pour chasser ou cantonner strictement tout au moins sur le littoral ces groupements d'étrangers et occuper le pays du Rhône à la Garonne (1). Ce dernier fleuve n'enserrerait pas absolument les Eusques. Et ceux-ci s'infiltrèrent chez leurs parents du Nord devenus leurs voisins. Quant aux Gaëls (2), dont les hauts plateaux surplombaient les hautes ou moyennes vallées habitées par leurs frères, ils descendaient facilement pour créer des colonies (3).

Pour exécuter un pareil travail d'identification ethnologique, pour savoir où commence telle aire, où finit telle autre et dans la zone d'influence d'une famille quelles sont les colonies qui, non seulement par la ressemblance des types, mais encore par des identités de syntaxe, d'expressions, sont reconnues appartenir à d'autres topographiquement éloignées, le mode spécial de l'enquête sur lieux est nécessaire. Il faudrait établir, par villages, le vocabulaire orthographique et phonétique d'un millier de mots les plus anciens (c'est-à-dire les plus courants et les plus concrets)

(1) Leteven (Lodève) était leur capitale dans la partie est.

(2) Il y a tout lieu de croire, d'après nos observations, que Clermont-l'Hérault est une colonie gaëlique. Cette localité avec quelques autres en France éveille l'attention par son nom : Clermont, Clarus mons, montagne célèbre en souvenir de la vive résistance qu'y rencontrèrent les généraux romains.

(3) Au cours des loisirs que les vacances des tribunaux nous donnent, à nous autres avocats, en contemplant la nature sous tous ses aspects, j'observais les faits ci-dessus indiqués. Il est encore assez aisé de distinguer un Volce, un Eusque, un Gaël et plus facile encore de trancher entre les descendants des purs sang gaulois de l'intérieur et les croisés des basses vallées de la côte. Il y a également entre eux une différence de mentalité radicale. Un Lodevois, un Saint-Ponais raisonnera plus facilement avec un Arverne, avec un Breton — ceux-ci sont pourtant topographiquement fort éloignés — qu'avec un habitant des plaines montpelliéraines ou bitteroises limitrophes. Ce phénomène se répète au regard de la Normandie où des étrangers (Northmans) vinrent s'établir au milieu de populations d'origine gauloise.

avec accompagnement, pour les verbes, des terminaisons diverses employées dans leur conjugaison. La révélation des identités ou des différences de dialecte entraînerait adéquatement celle de la démarcation des races ou du degré de parenté des familles et des tribus.

Les patois, on le voit, peuvent être utiles à la science. Aux félibres à s'arranger pour que la science soit utile aux patois.

Après ce souhait, nous pourrions regretter de n'avoir point écrit ceci en langue d'oc. Mais le latin n'étant point la langue de mes ancêtres, nous aurions désespérément préféré parler gaulois (1).

Edmond LAGARDE.

(1) Le basque dans les Basses-Pyrénées, le breton dans les départements de l'ancienne province de Bretagne sont les deux seuls vestiges de dialectes gaulois existant en France. Il importe à la science qu'avant toute chose, ces deux foyers de conservation des langues celtiques soient entretenus. En attendant mieux toutes les écoles des pays basques et bretons devraient à bref délai avoir un cours spécial où le dialecte local serait enseigné.



Maintenance de Roussillon



Les félibres mainteneurs roussillonnais, qui avaient été convoqués à la réunion du 26 septembre dernier, en vue de l'organisation de la Maintenance de Roussillon, ont créé cette Maintenance et élu son Bureau.

On sait que jusqu'ici le Roussillon était rattaché à la Maintenance de Languedoc ; mais la chose ne pouvait durer ainsi, notre province ayant une personnalité bien prononcée, une langue, des traditions, des coutumes, une littérature propres. Plus petit que d'autres régions, il a toutefois une vie plus indépendante et mieux caractérisée que beaucoup d'entre elles.

On ne pourra pas nous reprocher maintenant de nous tenir à l'écart du Félibrige et de vouloir accuser davantage encore cette indépendance, que certains nous ont quelquefois reprochée.

En conséquence, le Bureau a été formé comme suit :

Syndic : Lo Pastorellet de la Vall d'Arles ;

Vice-syndics : MM. Jules Delpont et Amédée Aragon ;

Secrétaire : M. Jean Amade.

Avec un Bureau composé de la sorte, nous avons l'assurance que notre Maintenance ne saura que prospérer et se développer tous les jours. C'est le meilleur désir de la Société d'Etudes catalanes.

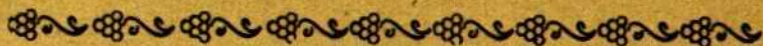
Pour être inscrit félibre mainteneur, il suffit de se faire présenter par deux autres mainteneurs déjà inscrits et verser la cotisation annuelle de 3 francs. Nous rappelons aussi que le but des Maintenances est de rendre le Félibrige plus agissant et son influence plus efficace. La Société d'Etudes catalanes et la Maintenance de Roussillon ne font pas double emploi, la première ayant pour ainsi dire une destination régionale et la seconde participant à une organisation et à un mouvement d'ensemble.

Communication a été faite de cet heureux résultat au Capoulié du Félibrige, le si sympathique et dévoué Valère Bernard, qui est par ailleurs un ami sincère de notre Roussillon.

Nous verrons au prochain Consistoire, c'est-à-dire lors de la Sainte-Estelle de 1913, si les majoraux sauront rendre justice aux efforts qui sont faits parmi nous et reconnaître enfin les droits indiscutables de notre langue et de notre poésie. Dans tous les cas, la *Revue Catalane*, comptant sur leur équité, ne reparlera de de cette candidature au majoralat pour le Roussillon que lorsque les élections auront eu lieu, afin que personne ne puisse la soupçonner de vouloir exercer une pression sur qui que ce soit : nous avons toujours eu trop de respect pour le Consistoire, et nous sommes trop soucieux d'autre part non seulement de notre dignité personnelle mais encore de la bonne tenue de notre *Revue*, pour avoir pu penser un seul instant à recourir à de pareils moyens.

Il était nécessaire d'apporter cette précision, parce que nous savons de source très sûre qu'un pareil reproche nous a été fait lors des dernières élections. Et nous tenons à ce que l'on sache bien que Lo Pastorellet et la *Revue catalane* sont au-dessus de tout cela.





Lo Riu



Viu,
Lo riu
Eix
Del mitj
Del
Penyal
Hont
La font
Sall,
Cristall
Pur,
Mormor
Com
Colóm
Boig
De goig ;
Y,
Raig fi,
Ja
S'en va
Vall
Avall
Pel
Gleber
Moll ;
Y foll,
Cau
D'un grau ;
Trist,
Ferit,

Plany
Son dany.

*Primer plor, pena primera
Del riu qui vindra ribera.*



Ha deixat l'altura
Y la blava tora,
Sote faigs y alsines
Salta y fa joguines
Ab les mil pedretes
Y les quants floretes
Que son llit vorejan ;
Mentres qu'espurnejan
Al sol que 'ls endàura
Ses gotetes d'ambre.
Somriu á la vida
Que veu espallida
Com un jas, de molsa
Verdejanta y dolsa.

*Ja passa la primavera
Del riu qui vindra ribera !*



Pel correch va caminant :
Ses aygues han vingut grans
Y s'esqueixan al rocam :
Cade esqueix li arranca un bram.
S'estimba á tots los saltants
D'alt á baix dels gorchs gegants,
Rabiós, escumejant,
Com ses truítes platejant.
Ay ! pobret ! altre treball

L'espera unh xic mes avall,
Que fera molts remolins
Per les fargues ymolins ;
Horts y prats arreguera,
Roba y roba rentera ;
Mes pobles travessera,
Mes bruta l'aygua tindra,
Pur cristall enterbolit
De las brumas de la nit.

*Ay ! Mes d'un afany l'espera
Lo riu qui se ven ribera !*



Que n'era de ridenta la vall fresca y verdosa !...
Ara s'obra la plana solellada y polsosa.
La ribera s'aixampla, y ses ones, com mortes,
Demet les canyes n'altas y les rabasses tortes
S'adorman, desitxoses d'una páu que descansa,
De les passades coses rodolant remembrança...
Mes lo somni'ls hi trenca de ponts arque y arque,
Y lo faix pesant portan de barques y mes barques !...
Ara, sentint de l'aygua salada l'amargura,
Se tiran en dèrrera ; mes es marcada l'hora
Hont se xuca per sempre lo mar insadollable
Totes les aygues fresques que baixan de montanya !

*Ay ! ploráu la sort dèrrera
Del riu qu'ha vingut ribera !*



Hé pintat la mida
De l'humana vida.

L'ERMITA DE CABRENÇ.

Pages Choiesies



Nous avons annoncé dans notre dernier numéro la mort de notre regretté ami et collaborateur, le poète Joseph Sanyas, qui aimait à prendre quelquefois le pseudonyme « Lo Minyó d'En Mottes ». Nos lecteurs trouveront ici aujourd'hui un portrait de ce bon et sincère Catalan que la mort nous a trop vite enlevé. Nous ne pouvions mieux faire aussi que de lui consacrer les Pages choisies du présent numéro.



JOSEPH SANYAS
(El minyó d'En Mottes)

Né en 1861, il a publié comme principales œuvres : *La Guida y 'n Sazó*, Conte del sigle XIX (1906, Coudurier, Saïgon), et *L'Illa da Vi*, Conte de la vora del foc (1908, Payret, Perpignan). Le morceau que nous reproduisons ci-dessous est extrait de *La Guida y 'n Sazó* (p. 63).

Sa poésie valait surtout par un curieux et original mélange de réalisme pittoresque, volontiers familier, et de charmante rêverie qui s'abandonne. Son vocabulaire, souvent puisé aux meilleures sources, quelquefois aussi modernisé jusqu'au gallicisme, demeu-

rait toujours intelligible et attrayant. Si l'on peut lui reprocher à certains moments ce que nous avons reproché ici même à Albert Saisset, c'est-à-dire l'adoption de mots trop peu catalans par leur origine où par leur forme, on ne peut cependant manquer de reconnaître en lui une des expressions les plus directes du terroir roussillonnais.

Il est infiniment regrettable qu'il ait ainsi disparu au moment même où, se reposant des fatigues de la vie coloniale, il aurait pu contribuer avec grand succès à notre Renaissance catalane et devenir même populaire dans toute notre province comme il l'était déjà devenu dans son pays de la Salanque.

La cansó de les flors

... Tots dos se prenen per la mà
Y tota vora s'encaminen
Cap el grau, pel camí se diuen
Tot lo que 'l llor amor deurà !

Y la lluna sempre al cel monta,
La mar se reposa del temps,
Lo cel es clar, morts son los vents,
La Natura ab pler se remonta.

Prop d'ells va passar un minyó,
Cap al Barcarès s'en anava ;
D'una veu dolça una cansó
En tot caminant ell cantava :

« Floretes de brillants colors,
Fresques com l'alba y la rosada,
Vostre perfum que tant m'agrada
Sempre endorm les meves dolors.

Blanca, germaneta del lliri,
Roja, germana del clavell,
Blava, lo cel, jo vos admirí.
Per jo seu lo cant d'un aucell !

Mes vostres vides son cortetes :
Bellas matí, mortes la nit !
Un dia passa, adiu pobretes,
El vostre perfum es partit.

Aixis conec una donzella
Viva com peixos dels estanys ;
Pensa restar sempre vermella :
Ja vendrà l'ivern dels seus anys.

Lo mirall veurà sas arrufes,
Sos cabells blanchs dirán qu'es lluny
Lo temps de les galanes bufes
Y la mort mostrarà lo puny.

Allabons gemechs y ploralles
Eixiràn del seu cor gormant,
Ella no voldrà més rialles
Y dirà sempre en gemegant :

Floretes de brillants colors,
Fresques com l'alba y la rosada,
Vostre perfum que tant m'agrada
Sempre endorm les meves dolors... »

Aci 'l minyó recomençava
De les flors la trista cansó.
La Guida estrenyia en Sazó
Y 'l cor de tots dos se serrava.

Joseph SANYAS.



Petites nouvelles



Dans les numéros des 18, 20 et 22 septembre dernier du *Petit Journal*, M. Charles Brun a publié une importante série d'articles sur la division de la France en régions. Le troisième de ces articles est accompagné d'un projet de carte présentant une division de la France en 25 régions, y compris la Corse et l'Algérie. Nous avons voulu savoir tout de suite ce qu'il advenait de notre Roussillon dans ce projet. Hélas ! Le Roussillon sera rattaché aux départements de l'Aude et de l'Hérault, avec, comme ville principale, Montpellier. C'en serait donc fait de notre individualité régionale, et l'on comprend sans peine que nous ne puissions pas de gaieté de cœur accepter une pareille « annexion ».

M. Charles Brun a beau écrire : « Le maintien de provinces forcément très inégales amènerait des disproportions trop choquantes. Le Roussillon, le comté de Foix, le Béarn et la Saintonge ont des caractères aussi marqués, un passé aussi vénérable que telle ou telle autre province. Cependant, alors que l'on veut simplifier les rouages administratifs et agrandir les circonscriptions, force est bien de reconnaître qu'ici des sacrifices seront nécessaires et que l'on devra rattacher ces généreux pays à leurs voisins. » M. Charles Brun a beau écrire cela, disons-nous, nous n'en protesterons pas moins, le moment venu, et de toutes nos forces, contre ce fait brutal.

On nous répondra que les choses ne sont pas possibles autrement. Nous ne sommes pas de cet avis, et nous sommes persuadés, au contraire, que d'autres solutions doivent être envisagées, étudiées sérieusement. Nous nous proposons pour notre part d'en présenter une ici même dans quelque temps, laquelle, nous l'espérons du moins, viendra à bout de la difficulté et pourra satisfaire tout le monde. Dans tous les cas, nous tenions à protester dès maintenant en ce qui nous concerne, comme on l'a fait déjà dans certains journaux d'une manière plus générale, M. H. Monin, notamment, dans la *Dépêche* du 29 septembre dernier.



A propos des récentes fêtes de la saint Ferréol de Céret, qui, ayant gardé leur pittoresque et leur vie, continuent à attirer de nombreux étrangers chaque année, nous lisions dans le *Courrier de Céret* un compte rendu des courses qui ont eu lieu alors. L'auteur de ce compte rendu, mécontent des courses soi-disant espagnoles que l'on donne souvent dans ces arènes, réclame entre autres choses des courses landaises ou provençales, qui obtiennent généralement du succès. Mais pourquoi diable ! ne pas réclamer des courses vraiment catalanes, dans le genre de celles que l'on donnait autrefois à la grande joie des spectateurs, courses pour lesquelles d'ailleurs ne sauraient jamais manquer ni les taureaux de nos propres montagnes, ni de vaillants jeunes hommes de notre pays pour lutter avec eux sous les yeux charmés de nos « minyones » ?



Dans les derniers jours du mois de septembre, nos amis Lo Pastorellet de la Vall d'Arles, l'Ermità de Cabrens et M. Jean Amade ont fait une excursion au fameux prieuré de Serrabona, aujourd'hui monument historique et propriété de M. Trullès, notaire à Ille-sur-Tet. L'un d'eux nous a promis d'écrire pour nous quelques pages sur cette excursion et sur ce monument. Mais nous pouvons dire déjà que la partie fut charmante, agrémentée de vieilles chansons catalanes et de gais propos. Nous ne faisons pas assez d'excursions aux beaux sites et aux monuments de notre pays, que les étrangers, touristes, etc., connaissent souvent mieux que nous. Il devrait de temps en temps s'organiser quelques caravanes : la Société d'Etudes catalanes ne demanderait pas mieux, à ce sujet, que de collaborer avec certains groupements touristiques de notre région. C'est là une idée qu'il ne faut pas laisser de côté, mais sur laquelle, au contraire, nous devrions revenir fréquemment.



Notre ami et collaborateur M. Emile Leguiel nous a communiqué la note suivante sur une inscription catalane des environs de Prats-de-Molló :

« Aux portes de Prats-de-Molló, après le pont d'Espagne, à droite sur le chemin du col d'Ares, une sorte d'oratoire se dresse ; sa niche en ogive triangulaire est vide, mais, au fond, cette inscription est gravée sur la pierre :

Aqui mori Andreu Voyer desta
vila als 21 abril 1723 Preguian
a Deu per ell.

« Quel était cet André Voyer ? comment mourut-il en cet endroit ? la tradition est muette et l'on ne connaît aucun document. Un nom et une date restent de lui, et c'est encore beaucoup, car s'il n'avait pas été victime d'un accident naturel ou tragique, s'il était mort dans son lit, le temps aurait depuis longtemps effacé toute trace de son passage sur la terre. »



Le Félibrige organise pour 1913 ses grands Jeux floraux septénaires. Le concours est ouvert entre les écrivains de langue d'oc (et nous supposons que Messieurs les Provençaux font entrer le catalan dans cette dernière). Des prix nombreux en espèces (1000 fr., 500 fr.), couronnes, fleurs, bijoux, livres, diplômes, etc., seront attribués aux vainqueurs dans chaque section, poésie et prose. Le jury sera composé des majoraux R. Benoît, V. Bernard, L. Constans, Désazars de Montgailhard, de la Salle de Rochemaure, B. Sarrieu, L. Vabre. Les œuvres publiées depuis moins de sept ans, c'est-à-dire depuis les grands Jeux floraux de 1906, comme les œuvres inédites pourront concourir dans les mêmes conditions. Les différents prix ne seront valables matériellement que si l'on s'est fait inscrire comme félibre mainteneur avant le 31 décembre de la présente année.

Pour tous autres renseignements, s'adresser au Baile du Félibrige, docteur J. Fallen, à Aubagne (Bouches-du-Rhône), à qui tous les envois devront être adressés avant le 15 février 1913.



A l'occasion de l'organisation de nos Jeux floraux à nous, nous avons reçu de différents points de la Catalogne un certain nombre de lettres très flatteuses pour nous et très encourageantes, que nous avons lues avec le plus vif plaisir. La meilleure réponse que nous puissions leur faire, c'est de nous appliquer de notre mieux à assurer la réussite complète de ces Jeux floraux. L'une d'entre elles même est particulièrement touchante, et nous nous ferons une véritable joie de nous montrer dignes un jour de la particulière confiance que l'on nous y témoigne. Comme le disent nos

correspondants, non seulement rien ne nous sépare, malgré les divergences diplomatiques, passagères assurément, de nos deux pays, mais encore tout, dans le passé comme dans le présent, depuis la langue jusqu'aux traditions de la race, nous rapproche les uns des autres. Comment pourrions-nous oublier cela, et croit-on que les liens naturels ne soient pas plus puissants que les calculs des diplomates et des politiciens ?



Tout récemment, nous avons appris quelque chose qui ne peut, en vérité, nous laisser tout à fait indifférents. Aux examens ou concours pour la police mobile, dont l'organisation est devenue très importante, comme on sait, en ces dernières années, il y a parmi les épreuves une composition sur les dialectes suivants : basque, *catalan*, breton ou flamand, à l'écrit, et une interrogation sur les mêmes dialectes (conversation) à l'oral. Pour plus de détails, nous pouvons ajouter que les compositions écrites doivent être faites sans le secours d'aucune espèce de livre, de dictionnaire ni de document. A quand donc la version catalane, provençale, gasconne, etc., dans tels ou tels examens de l'enseignement primaire, secondaire ou supérieur ?

Joseph MAGENTY.



MOSSEN ROCH CHABAS



Aqueix bon català de València se morí lo dia 20 d'abril passat.

Home d'estudis historichs y literaris, havia vingut à esser canonge y, desde'l 1902, arxiver de la Seu de València, hont feu un gros treball d'endressa dels 6000 papers y llibres, y dels 8200 pergamins qu'hi va trobar.

D'aqueix arxiu, Mossen Roch ne feu un estudi, en la *Revista de Bibliografia catalana* (Llibreria de l'Avenç, Barcelona, 1902). Dos grabats acompanyan eix estudi; la un, representa Mossen Roch en el seu despatx d'arxiver; l'altre es la vista d'una estança del arxiu, amb unos grahons plens de llibres, y de pergamins recoquillats, y que al devant hi ha posada al sol, una caixeta de fusta, amb l'inscriptio « Rey de Mall-orca. »

Que seria aquesta caixeta ? ho diu aquesta nota de la *Revista* :

« La caja con el rotulo « Rey de Mallorca », que se vé en el fotografado, ha guardado por varios siglos los restos de Jaume III de Mallorca, mandado enterrar en el coro de esta Catedral por su emulo Pédro IV de Aragon. Ahora, esos huesos estan en un arca sepulcral tallada y colocada sobre canetes, en el aula capítular, en la pared frente al pulpito. »

Aixís es, que es Mossen Roch que descubrint, un dia, eixa caixa en un recó enfósquit de la Catedral, s'adoná que era aquí una sepultura no digne del ultim rey de Mallorca y Rosselló, lo desdixat Jaume III; y mogut per lo respecte que se deu als personatges de la nostre passada historia, se donà traballs pera posar eixa real ossamenta en une arca sepulcral, de pedra, tota escultada.

Mossen Roch ha publicat també, « *Labors de la Verge Maria*, per Mestre Jaume Roig, traducció d'En Roch Chabás, Canonge de la Seu de Valencia » Llibreria l'Avenç, Barcelona, 1904; una edició crítica del *Llibre de las donas*, d'En Jaume Roig¹; la revista historica *El Archivo* (de Denia); un *Episcopologi* del arquebisbat de Valencia; y una *Novena y Goigs à Ntra Sra. de los Desamparados*, patrona de Valencia (Imprenta Vives Mora, Valencia, 1908). Eixos goigs son interessants pera nosaltres, à Rosselló, ja que cantem també, tot soviny, unos *Goigs de la Mare de Deu dels Desemparats*.

Me trobant de passatge à Valencia, pel juliol de 1903, vaig anar à visitar à Mossen Roch, al arxiu de la Catedral. Era persona de fesomia distinguida, mes bondadosa y avinenta. Férem una llarga enrahónada; vaig veure, dins d'una sala la sensilla caixeta del « Rey de Mallorca »; y d'aquí Mossem Roch m'acompanyá cap à las torres de Serrano y eap al passeig de la Glorieta, à la vora de la estatua del rey En Jaume I lo Conquistador.

Lo vaig tornar à veurer à Perpinyá mateix, hont vingué un parell d'anys després, per anar d'excursió à Sant-Marti-de-Canigó, amb lo seu amich, lo poeta En Massó-Torrents de Barcelona.

Mossen Roch ha estat un bon fill de la terra catalana. Deu lo perdó.

Jules DELPONT.

(1) En Jaume Roig, metge, teolech, historiador, y eximi poeta valencià del sigle XV.

Notes de Folklore



El Senyar

(Suite)

Nos cal notar, ja que hiensem, que la forma rimada se troba prou soviny. Lo que demostra que 'l gust faltava pas à los que treyen tales formules, menos belleu que l'entement. Mes forses nos venen del poble, am bon matiu, y s'ha d'escusar llur pobresa.

Per tots mals ne som trovat dues :

Primera : Dir tres colps amb una creu à la mà :

Creu bella

Creu santa

Creu digna

Guardeume de l'esperit maligne del mal llop, y del mal ira, y del dolent christia. Amen.

Seguna :

Aparta-te satanàs de la nostra compatencia, Aixis no poguis tocar ni mirar com de la sanch de Christo no poguis convidar.

Per qui ho voldrà provar, mi 'n ci una que deixa pas de me semblar ximpleta :

Per posar la páu an gent que se truquen, escriure al torn d'una poma :
HAON, y la jitar al mitg de la batussa.

Máu qu'es cosa curiosa ! N'hi hauria per creure amb les fades ! Y aquest HAON, que vol dir ? Ell s'ho sap !

Arribem an el darrer de la seguna manada amb aquesta d'ací que, com la de la poma, es pas feta per malalties, mes per allunyar varies desgracies. Confegiu-la. Es en versos.

Contra ells lladres :

Que l'any vint-y-dos y vint-y-tres

No me veji ni lligat ni pres !

Llops y cans les dents serreu !

Lladres fascinorosos les mans lligueu !

Sant Llibori

Sigui el nostre bon adjutori !

La creu de sant Joan
Me sigui per darrera y per devant !
La creu de Sant-Pere
Me sigui per devant y per darrera !
Lo manto de nostre Senyor
Me sigui bon covertó !
Lo manto de la verge Maria
Me doni bona sort y bona guia
Valga nostre senyor
Qu'es la nostra salvació !

Acabades les formules del Senyor Xiquet, per ser complet tinch de donar l'ultima seria qu'he pogut desembrascar.

Proven d'una santa vella dona de Perpinyá ; mes es pas d'ella que la tinch. La persona à qui la vaig demanar me va pregar de l'hi tornar de seguida. La vespra me la deixava ; al endemà de matí ja la feya venir à cercar, de por que no l'hi tornès. Quina confiança ! Me va dir d'ho mostrar pas. Mes, tant pis ! Parlem-né !

Apartat el senyar del cop d'ayre, n'hi ha pas cap que tracti de malaltia parióna dels primers modos. Tots, à part d'un, s'han de dir tres colps, am tres parenostres à la Santa Trinitat.

Pel cop d'ayre :

Al camp del bon Deu hi ha tres nines. L'una cuseix, l'altra fila, l'altra les vives gureix. Jesus es nat, Jesus es mort, Jesus es ressuscitat. Que la Santa magestat y la Santa Trinitat gureixi una tala persona com aquestes paraules son la pura veritat,

« Gureix les vives », diu aqueix text. Segurt que gureix pas les mortes !... Ara, expliquem-nos. El poble designa sota el nom de vives, los dos costats de les barres. Deu ser d'aqueixes partides que s'ageix.

Pel refredament se'n diu de guapes :

Refredament ves t'en d'aquí que Deu ho mana. Y te conjuri que an à jó no me donis més torment, ccm la formiga no té sanch, lo peix no té ronyó, devant de Deu no hi ha parió, (Tres colps de fila) : Refredament, vès t'en d'aquí que Deu ho mana.

Més extranya encara es la formula del *dolent tanto*.
Mici lo que cal dir tres colps :

Colp fet
Colp dat
Colp promptament curat !

A cada vegada, hom pren un pessich de terra y hom comensa el parenostre fins : « *Sus la terra* ».

Allavores hom jita el pessich de terra. A la tercera vegada, s'acaba el parenostre.

Aquesta altra també dona à reflectir :

Pel foch, dir sept colps y bufar nóu colps en creu sus la dolor :

Lo foch nóu té fret
L'aygua nova té set
Lo pá nóu té talen
Alabat sigui lo sant sacrement !

Tinch de reconeixer que hi comprinch pas rès !

Per una dona que te de parir, se diu :

Als sants noms de Deu, de la mare de Deu, de la santa mare Iglesia, la Santa Trinitat vulgui qu'une tala pogui parir am tant de dolors com la verge Maria quan va infantar Jesus.

Ne som trovat dues pels ulls, prou ben arreglades :

1° *Per la taca de la pruna dels ulls*, dir nóu colps y nóu dies de fila, en passant el dit gros partint del costat del nas, vora la cua de la parpella, y en seguint parpella amunt :

Maria s'en va à la vinya. Una berga li toca l'ull. La taca li va criar.
Taca negra fon-te !
Taca roja fon-te !
Taca blanca fon-te !

Fon-té mar, com al sol fon la ruada el mati de Sant Joan ! Amen.

2° *Per la bruma dels ulls* :

Tres colps de fila cada dia y durant tres colps nóu dies, en esperant cada nóvena un parell de dies avans de tornar comensar ; bufar tres colps dins los ulls, del cim al baix.

Santa Lluçia beneita, santa majestat divina, dolça mare de Deu, salli de la parpella y de la noella là taca de l'ull d'un tal. Alabat sigui lo sant sacrament del altar. Amen.

Me direu que, si la taca es dins l'ull, vos demaneu perquè se parla de parpella. Si lo qu'ho va escriure era viu, prou li podrien posar la questió. Acontentem-nos de trovar, já que 'n parlem, qu'es una relliscada que... « *cáu à l'ull* » !

Y enfi, haurem tot descapdellat amb un parell de mès, que semblen un poch, ben poch, mès naturals. Son *per la llumadura*.

1° S'ha de dir d'amagat :

Es tan veritat qu'una tala persona sofreix del mal de la llumadura ?
Que sigui tan aviat gurida de la llumadura com la verge Maria de l'infantadura.

Perqué s'ha de dir d'amagat ? Hi deu prou haber una rahó. Jo no la conech :

2° Per la llumadura, fer tres creus am canyes de nou nosos y dir :

Jesus, Jacob s'en van à Roma. Jacob cau à terra Jesus li diu : « Jacob alsa-te ! » — « Jesus me poch pas alzar, perquè me som allumat. »

Jesus li diu : « Tan aviat siguis gurit de la llumadura com les canyes de l'enforcadura ! »

(Tres parenostres à Sant Jacob)



Resulta d'aqueix breu exposat que lo senyar, tot alabat qu'es encara, ten pas soviny un sens ben clar ; això se compren si 'n cerquem l'origen veritable, qu'es, ni més ni menos, dins lo poble. Vull pas que 'l brinet de critica que me som permès de fer vingui à torbar l'arrelada y respectuosa creyencia que certes persones tenen amb el senyar, ni la molestar tampoch. Mes, poch ó molt, sens fer pena à ningu, me li cal regatejar una mica la seua popularitat. Máu qu'hi ha paraúles que van à cercar « mitgdia à catorse hores », com dihuen la gent, y encara quan signifiquen calcom, arrai ! Hasta n'hi ha ahont s'escáuen bertranades y, si 'n trobem algunes de ben llunades, quantes n'hi ha que nos estoquen am llur esperit carallasso ó esquifit !

Ademès del efecte que pot resultar d'un fretadis, la sola concessió que faré an el senyar, y aqueixa de bon cor, es la següent :

Com, en tot y pertot, es l'ilusió que nos fa apareixer les coses de tal ó tal manera, que nos fá ohir brugit quan tot es quiet y calme, que nos fa veure gent aqui hont no n'hi ha, crech que l'ilusió que 'l senyar lo ten de gurir pot reviscolar un malalt. Ho som dit més amunt.

Ara, que cadascú ho vegi diferent, es lo seu dret. Totes les opinions han de ser considerades. Donchs qu'escusin, los que pensen pas com jó, mon enfadós atreviment.



Lo principi del senyar lo trovem dins les velles histories que tracten de costums antigues. La gent se varen afigurar que 'l mon era plé d'esperits sempre afanyats à fer mal. Els donaven la culpa de totes les malories, malalties y desgracies, y varen tenir l'ideya que paràules y signos podrien conjurar la ira dels mals esperits.

Va comensar d'hi haver bruxots que curaven am varies formules.

Un autor diu que molts anys antes l'era christiana els « Chal-déens » ja practicaven certs modos de senyar. Per jó me sembla que deu fer temps que 'ls homens s'hi varen lliurar y aixó s'es mantingut dins la tradició ; s'han transmeses de generació en generació les velles costums y n'ha espellit d'altres de sigle en sigle, fins ara. Son com una herencia que nos han deixada, herencia de misteri y de pietadosa bona fé. Saludem-ne la franquesa. Guardem-ne 'l dols recort ! Mès, dins nostra nit, obrim les finestres à l'estelada del progres, à l'oreig fresquivol de l'esvenidor, y, tot replegant de gust lo que nos han deixat els vells, agraphim am goig lo que nos ofereix l'honrada nissaga d'homens valents y dignes que compta la ciencia actual !



Al dia d'avuy, poques persones saben senyar ; son gayrebé fora que gent vells. Los joves ja hi prenen menos interès ; l'afició se perd.

Som ohit à parlar, ademès del brave Xiquet, d'uns tals Anton, del Boló, y Miquel, de Bages. A Ceret, fa poch hi havia una dona del carrer del Barri que tenia prou nomenada. Dins lo temps, y parli de quinze anys enrera, coneixia à Tuhir una dona que ja 'n sabia una galant colla. Li deyen la Milles.

Lo qu'hi ha de curiós, es que les paràules cambien pas d'un endret à l'altre y, mès fort, de comarca à comarca.

Un minyó de Castellon-de-Ampuries, (provincia de Gerone) am qui ne parlavi, me va mostrar un text del seu país, absolutament parió an un text emplegat à Rosselló ; sols qu'assí l'encomanen pel refredament y allí pel mal de ventre.

Vetaloqui :

« La formiga no té sanch

« Lo peix no té ronyó

« Devant de Deu no hi ha parió » !

Ja prova ben bé aixó qu'avans, la manera de parlar el catala era la mateixa de cada banda del Pirineu y que devia pas ser facil, com avuy, de coneixer, à la primera ratlla, si l'autor d'un escrit era de Rossello ó de Catalunya.

Tothom ho sab ! Y era pas menester de la meua citació per ne tenir la certitut.

Fa pas rès, per tornar am lo senyar, me sembla que va en s'es-molinant de dia en dia.

Y es aquí lo motiu que m'ha decidit, antes que no en sigui més temps, à ne fer memòria com he pogut, am tota l'humilitat de mon eyma joveneta y l'inexperencia de ma pluma.

14 septembre 1912.

Charles GRANDO.

Concours mensuel de langue catalane



1. — Concours du 10 novembre 1912

GEORGE SAND. *Les bruits d'octobre à la campagne.* — Imiter librement le texte en catalan en ayant soin d'introduire dans la composition quelques jolies expressions catalanes usitées en Roussillon.

Les bruits d'octobre à la campagne.

C'est le temps des bruits insolites et mystérieux dans la campagne. Les grues émigrantes passent dans les régions où, en plein jour, l'œil les distingue à peine. La nuit, on les entend seulement ; et ces voix rauques et gémissantes, perdues dans les nuages, semblent l'appel et l'adieu d'âmes tourmentées qui s'efforcent de trouver le chemin du ciel et qu'une invincible fatalité force à planer non loin de la terre, autour de la demeure des hommes. On ressent, malgré soi, une sorte de crainte et de malaise sympathique, jusqu'à ce que cette nuée sanglotante se soit perdue dans l'immensité. Il y a d'autres bruits encore qui sont propres à ce moment de l'année et qui se passent principalement dans les vergers. La cueille (cueillette des fruits) n'est pas encore faite et mille crépitations inusitées font ressembler les arbres à des êtres animés. Une branche grince en se courbant sous un poids arrivé tout à coup à son dernier degré de développement, ou bien une pomme se détache et tombe à vos pieds, avec un son mat, sur la terre humide. Alors, vous entendez fuir, en frôlant les branches et les herbes, un être que vous ne voyez pas : c'est le chien du paysan, ce rôdeur curieux, inquiet, à la fois insolent et poltron, qui se glisse partout, qui ne dort jamais, qui cherche toujours on ne sait quoi, qui vous épie, caché dans les broussailles, et prend la fuite, au bruit de la pomme tombée, croyant que vous lui lancez une pierre.

George SAND.

De l'emploi de l'hi et de els hi



Suite

Ce timide essai d'épurement de la langue populaire, tenté par Gustave Violet dans l'*Arlesiana*, devait être poussé plus loin par un autre écrivain catalan, le jeune poète roussillonnais Joseph Pons. On peut dire que celui-ci a élevé la langue populaire jusqu'à la véritable poésie, et que, désirant rester Roussillonnais, il n'a employé que des mots pouvant être compris par les Roussillonnais.

Car cantan que per vautre, o pastre e gent di mas ! (1)

L'exquis recueil de poésies *Roses y Xiprers*, qui valut à Joseph Pons l'approbation enthousiaste du maître regretté Joan Maragall (2), est un petit chef-d'œuvre. La lecture en est si agréable et si attachante que l'on ne peut se résoudre à fermer le livre, une fois lu. On résiste même difficilement au plaisir d'en apprendre par cœur quelques pages. C'est dire combien Joseph Pons a su rester Roussillonnais tout en donnant à ses œuvres un incontestable cachet littéraire.

Mais, comme Gustave Violet, il n'a pas osé faire le sacrifice des combinaisons pronominales incorrectes en usage dans le peuple.

Voici un exemple :

En la vall de Graolera
Corre un ayre embalsamat ;
La gent d'Illa y de Corbera
Hi fan l'aplech de bon grat ;
Puix sempre heu manifestat
ELS HI ser sant molt propici :
Vullau ser nostre advocat,
Màrtir glorios Maurici.
J. PONS, *Goigs de sant Maurici*.

(1) Mistral, *Mirèio*.

(2) *Roses y Xiprers*, aquest llibre exquisit ab que heu vingut à honrar la literatura catalana (Joan Maragall, *Carta*).



Ne soyons cependant pas trop sévère pour nos auteurs rossillonais, car nous pouvons en citer — et non des moindres — qui, de l'autre côté des Pyrénées, acceptent la forme incorrecte. Victor Catala, qui est un des meilleurs écrivains de Catalogne, n'hésite pas à écrire :

Mes la Mila, somriuent pera ella mateixa, recordà 'l llengot d'acer en les mans del pastor y el recel ab que aquest ELS HI obri la porta.

VICTOR CATALA, *Solitud*.

Et Apeles Mestres, le fin poète Apeles Mestres, n'écrit-il pas, lui aussi :

La terra s'adorm en pau.
La lluna, desde 'l cel blau,
Obrint ses aurees parpelles,
Guayta à la terra y somriu
Y no sé pas que 'LS HI diu
Que somriuen les estrelles.

Que d'autres pourrions-nous citer encore, et qui n'en sont pas moins de bons écrivains ! Ils sont d'ailleurs si nombreux que les grammairiens catalans se demandent si on pourra jamais chasser de notre langue ces barbarismes syntaxiques.

Nous lisons, par exemple, dans la *Gramàtica pedagògica de la llengua catalana* (curs supérieur), de Joan Bardina, p. 39 :

« No 's poden treure els pronoms negrèts, en frases com les que venen : el rellotge s'adelanta ; el carril se retrassa ; té un cap com pochs *el* tenen ; jo 't soch ton pare ; *els hi* sorti un lladre ; *els hi* agrada aixó ? »



Ce dernier barbarisme est cependant considéré comme correct par Albert Saisset dans sa *Grammaire catalane*, que l'on pourrait plutôt désigner sous le nom de grammaire du *palois* perpignanais.

Voici, en effet, ce que nous y lisons, p. 29 :

Au singulier, le catalan n'exprime pas deux pronoms personnels à la suite l'un de l'autre ; il supprime le premier. Exemple :

Je le lui dirai — LI diré
Tu la lui donneras — LI donaràs

Mais il les exprime au pluriel.

Exemple : Ces histoires sont jolies, contez-les leur
Aqueixes histories son boniques, conteu ELS HI
Ces choses sont utiles, je les leur apprendrai
Aqueixes coses son útils, ELS HI apendré

En note, au bas de la page, on lit ceci :

Autrefois, *le, la* suivis de *lui, leur* se rendaient par *lo, la* suivis d'y. Ainsi on disait :

Je le lui dirai — LO Y diré
Tu la lui donneras — LA Y donaràs

Aujourd'hui, cet y a disparu ou plutôt s'est fondu avec *lo* ou *la* et l'on dit : LI diré, LI donaràs.

De même *le leur, la leur*, se traduisent par LAS Y, LES Y remplacés aujourd'hui par ELS HI (des deux genres).



Nous n'insisterons pas. Il est facile de voir ce que devient une langue lorsque les gens illettrés qui la parlent y introduisent chaque jour quelque incorrection nouvelle et que les écrivains consacrent ces incorrections.

Nous ne cesserons de croire que le langage populaire doit avoir pour guide et pour règle la langue littéraire des auteurs classiques, et nous persistons à penser que ceux qui empruntent au peuple ses incorrections rendent à la langue catalane un très mauvais service.

Voici quelques citations d'auteurs roussillonnais et catalans qui pensent comme nous :

Miraula aquí, LOS diu, mon espasa honrada.

J. BONAFONT, *Fam y Sanch*.

Aixó fa venir-LOS rencor.

P. BERGUE, *El moliner, son fill y l'ase*.

Aixó no mès ha dit, LOS respongué la mare ?

P. BERGUE, *L'alosa, sos petits y l'amo d'un camp*.

Ni tampoch convé vostra vista

— ELS respongué 'l vellet — tota obra, en aquest mon,

Tarda molt y poch dura.

P. BERGUE, *El vell y 'l tres fedrins*.

Aixordat, el bon Deu ELS engega una graula.

P. BERGUE, *Les granotes que volen un rey*.

Lo que m'han arribat a fer patir, à mi
que no 'LS he fet cap mal.

RUSINOL, *La mare*, acte II, escena v.

Les pobres sou vosaltres — ELS dich jo — que sempre sereu lo que sou !

RUSINOL, *La mare*, acte II, escena v.

Enfin, prenons *l'Atlantida*, ce chef-d'œuvre immortel du grand
Verdaguer, et nous trouverons :

Al dar per cor la terra à eixams de móns : « Covaula,
LOS diguè à tots, corona siauli de claror... »

J. VERDAGUER, *La Atlantida*, cant IV.

Veut-on savoir maintenant comment écrivaient les classiques ?
Voici quelques exemples entre mille :

... yo per res a present no 'LS daria pau ni treva.

E si la fortuna 'LS era tan favorable que 'LS leixas vençre la batalla...

... diran que 'LS fa mal l'estomech.

E nos dixem-los que escoltassen ço que nos LOS volièm dir.

... elles creen que totes coses LOS estiguen bé.

... los sarrahins... pensant que 'l dit senyor Rey LOS era lluny...

etc., etc.

Comme conclusion, nous exprimons le vœu que tous les écrivains catalans prennent pour modèle Verdaguer, le plus grand génie qu'ait produit la terre catalane. Cela leur permettra d'être très modernes tout en conservant à la langue son véritable caractère classique ou « mitjeval ».

(à suivre)

LOUIS PASTRE.



Textes catalans



(Suite et fin)

Notre registre nous a ainsi conduits jusqu'en l'année 1700. Mais là, nous nous trouvons brusquement arrêtés par la rencontre de la transcription suivante au folio du 2 mai :

« Pour arrest de sa Magesté, dhors en avant les conseils
et assemblées doivent estre continués
(rédigés) en Frances. »

Dans le but d'accélérer la marche, un peu lente, de la *Francisation*, le Catalan se trouve désormais proscrit !

A quoi bon, dès lors, continuer notre analyse, puisque, d'après notre titre même, c'est surtout au point de vue de la *langue* que nous l'avions entreprise ? A quoi bon faire ressortir quel français pitoyable succéda au savoureux catalan des délibérations ? Personne, au Conseil, ne connaissait la langue imposée et le secrétaire lui-même avait de la peine à l'écrire : nous devrions parler, avec lui, des gens qui *amènent* (exploitent) des terres, qui les *laborent* ou les *rosent* (arrosent), du prix de la viande de *veuf* ou de *bache*, du banc où s'*assiègent* les consuls *du cavaret*, du juge *de la sel*, etc. ; et nous aurions à reproduire, dans nos citations, les tournures les plus irrégulières : toutes choses, du reste, qui n'auraient rien de très frappant pour nous, habitués à voir, de nos jours encore, le Catalan percer couramment sous le Français.

Il est un point, cependant, qui se rapporte aussi à la *langue*, et au sujet duquel nous voudrions, pour cela même, avant de quitter notre registre, le fouiller encore et y puiser certaines indications : c'est la question de l'Ecole et le rôle du maître. Quelques citations suffiront pour montrer quelles étaient la situation et les tendances à cet égard, 60 ans après la conquête.

Il avait été pris, en 1702, les délibérations suivantes : « A été par les Consuls, par bouche de dit Oliver, premier Consul, faite la proposition comme s'en suit : — Messieurs : Le Précepteur

qui sert a fini son année : se n'offre un autre que on croit qui enseignera à la moda du pahis, savoir : Antoine Nebrissence (1) Torellas et Cicéron.... — A été résolu que la chose se laisse à la bona direction de Messieurs les Consuls. »

Et, un peu plus tard : « Attendu les obligations à quoy est tenue la présente Communauté et multiples dépenses à quoy est obligée faire : serait bon de remettre l'Ecole où elle était d'autre temps, savoir qu'au lieu de cent franchs et six charges de blé qu'à présent donne la Ville, se donast les six charges de blé et se payassent les mois des enfants, comme estait acostumé. »

Mais, le nouveau régent, le sieur Dubuc, nommé en 1703, sur une lettre de recommandation de M. de Quinson, lieutenant du Gouverneur de la province, soulève de suite des difficultés : « Le régent de l'Ecole de cette cité nous a fait comprendre qu'il n'est pas content de les six charges de blé que la Communauté lui avait promis, avec ce que s'acostume payer pour chacun des enfants par mois, prétendant les 100 livres que acostumait donner aux Régens avant luy ; et, pour cet efect, nous a fait voir une lettre de M. de Quinson, contenant que l'intention de sa Majesté est que les Régents soient Français de nation pour enseigner à la jeunesse de lire et escrire, et qu'ainsi la présente Communauté ne fasse aucune difficulté de luy doner ce qu'on avait acostumé doner ; que autrement nous attirerions son indignacion. Laquelle proposition ouïe, a esté conclu qu'il soit fait comprendre, a dit M. de Quinson, que l'information que le dit Régent lui a donné est fause et contre vérité ; que la Communauté est fort contente d'avoir régent Français ; mais que, à cause de la pauvreté de la Ville, on avait rebessé les dites 200 livres à six charges de blet et les mésades, déjà un an auparavant de la venue du dit Régent, et que, quand il arriva, s'accontenta de les dites six charges de blet. Et même que ledit Régent n'est pas fort assidu en sa fonction. »

(1) Il s'agit évidemment de la grammaire latine en Catalan intitulée : *Ælii Antonii Nébrissensis grammaticarum institutionum libri iii. regeus recogniti, multis præceptionibus imprimè necessariis aucti atque publicæ utilitati editi.*

La plupart des règles grammaticales y sont formulées en vers alexandrins. A la fin de l'ouvrage se trouvent : *Reglas breus de ortographia per escriurer y pronunciar be en Llati y en Cathala ; y modo de apuntar.*

M. de Quinson ne voulut, certainement, rien entendre, et le Conseil dut s'exécuter ; car voici, à huit jours d'intervalle, le nouvel incident et la nouvelle délibération que nous trouvons : « Le sieur Debouc, Régent de l'Ecole, serait allé aujourd'hui en la maison du Consul premier et luy aurait voulu remettre la clef de la dite Ecole sous prétexte que, comme la Communauté faisait difficulté à luy donner et payer cent livres par an, conformément la dite Communauté aurait acoustumé aux précédents Régents, et conformément M. de Quinson en aurait prié les Consuls,... il aymait mieux abandonner son employ que de le remplir contre la volonté de cette Communauté... A esté délibéré : que nonobstant que ledit sieur Debouc soit mal fondé en ce qu'il dit que la Communauté ou plusieurs particuliers d'icelle auraient quelque rancune contre icelluy, à cause qu'il serait Français, d'autant qu'il a vu et expérimenté le contraire, et que la présente Communauté ne souhaite et ne veut que se conformer aux intentions de sa Magesté et obéir à ses ordres royaux ; et que le présent Conseil veut bien condescendre à la volonté de M. de Quinson, ainsi qu'il a fait en tout ce qu'il a demandé à cette Communauté : qu'il soit donné et payé au dit Debouc... Cent livres... outre les six charges de blet. »

Il faut, évidemment, savoir lire entre les lignes de ces suggestives déclarations : non seulement le Conseil avait la main forcée, mais il devait encore chercher à apaiser l'indignation administrative et témoigner une parfaite soumission.

La main qui tenait les rênes était ferme : le pouvoir poursuivait systématiquement dans le pays, la suppression des anciens errements de quasi-autonomie locale et se montrait exigeant, en vue de hâter l'assimilation.

(Fin.)

R. DE LACVIVIER.



LIVRES & REVUES

Nous avons reçu une gentille plaquette de vers de Joseph-Maria Garganta, intitulée « Evocations » et publiée à Olot, imprimerie de J. Bonet ; nous y avons trouvé des choses délicates, de fines notations qui révèlent un poète. Nos lecteurs trouveront ci-dessous une de ces poésies, qui nous est doublement chère, d'abord parce qu'elle est écrite en catalan et aussi parce qu'elle est consacrée au grand Mistral :

Poeta de florida cabellera,
Blancor de neu en terra assolejada :
Vos sou del vostre poble, a la vegada,
El símbol, el patriarca y la bandera.

En vostre front el geni reverbera,
Y uniu forsa y dulcesa en suau llassada,
Com els arpegis que la mistralada
Modula en el fullam de l'olivera.

Per vos el Rose es riu de poesia,
Y de vostres estrofes l'ambrosia,
Escampen, ell, al mar, y al cel el vent ;

Vos de Provensa heu fet reyna a Mireya,
Ungida ab l'oli sant de l'epopeya,
Per l'Homer de la Grecia d'Occident.



Fleurs de Vie

Il vient de paraître, sous ce titre, à l'imprimerie Comet (1 fr. 50), une délicieuse plaquette de vers français du bon poète perpignanais Charles Grando, membre de la Société d'Etudes Catalanes.

Fleurs de Vie est une œuvre délicate, d'une inspiration bien vivante. L'auteur y analyse la vie sous sa double face. Il effeuille de ses fleurs et les pétales gais, colorés, et les sépales sombres, à peine teintés d'un vert espérance foncé, bien foncé...

La première partie *Corolles* chante les joies, le charme, l'ivresse d'une jeunesse amoureuse, épris d'idéal et de beauté :

C'est le printemps et la rosée s'est faite perle

Dans la deuxième partie *Calices*, c'est l'amertume, ce sont les déceptions, le désenchantement :

Tout s'effondre et tout cesse,
Printemps, où donc es-tu ?

Mais « Demain » apparaît à l'auteur, et il conclut, sur un ton de douce espérance :

Tout vit pour mourir et meurt pour renaître !

Nous ne doutons pas que la publication de *Fleurs de Vie* n'ajoute de nouveaux lauriers au mérite de Charles Grando que nous sommes heureux de féliciter.